

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Terre et bois (extrait)

Pierre DesRuisseaux

Volume 23, Number 5 (137), September–October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1981). Terre et bois (extrait). *Liberté*, 23(5), 41–44.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Terre et bois (extrait)

PIERRE DES RUISSEAUX *

Je guette l'aube.

Les grandes formes de l'aube

m'apprennent l'irréfutable :

« Des étoiles me montrent
ce vrai jour. »

Rien ne deviendra grand
où descendent les étoiles sous la pluie.

Les villes retentissent.

Des machines et des voitures
blotties dans le brouillard.

Il y a de la lumière
et encore l'horizon
dans l'air décollé.

* PIERRE DES RUISSEAUX a récemment publié, aux éditions Moebius-Triptyque, un ouvrage intitulé *Soliloques*.

Semblable au dénuement
le chemin immobile
et profond se multiplie.

À travers l'horizon
des villages couchés

Est-ce ce très beau silence
qui frémit quand je marche ?

Passé l'herbe, rien
ni l'été ne persiste.

Pour tout un jour
j'appartiens à la chance
posée sur les pierres.

« La chance que la nuit trouve
n'est plus que la nuit abolie
quand l'été aura passé. »

Le sol sommeille sous l'écorce.
Le sol n'a pas d'âge.

L'enfant et une maison circulent

Je franchis un air
où personne ne s'agite
où une certitude me réunit

ailleurs.

Je regrette le silence.

Le profond silence
brûle dans l'ombre,
dans l'effacement de l'ombre.

Le silence défaille
et un cri est abîmé, pris au vent.

Je marche dans la cendre,
dans tout ce vent à l'abandon.

Longuement
je ne rejoins personne.

Si on m'écoute
même tourné vers moi
même pour ne plus me regarder

si on m'écoute
je me tairai.

Plutôt l'air
ce lieu empoudré
venu de soi
au-dessus de soi
de l'autre bord des voix tremblantes.

Plus fugace si le vent a dormi,
l'ambre et le grand temps
naissent d'une invisible écorce

À chaque distance
plus perdue qu'un bois tissé

à chaque jeunesse
un sentier

